
trine et à la foi d'Albert Réville qu'elles émanaient d'une grande élévation de pensée spiritualiste, qu'elles étaient fondées sur une étude consciencieuse autant que sur une conviction solide et qu'il les exprimait avec une sincérité libre, qui n'était ni violente ni agressive. Ses auditeurs le savent. Son cours était au nombre de ceux qui sont le plus suivis au Collège de France ; l'auditoire qu'attirait le sujet était retenu par la parole simple, nette, claire, du professeur et lui est resté constamment fidèle.

Il l'était encore le 28 mai de cette année lorsqu'il m'écrivait : « J'ai terminé le cycle obligatoire de mes leçons pour l'exercice courant et j'en suis bien aise, car mon état de faiblesse physique augmente plutôt qu'il ne diminue. J'ai hâte d'aller me reposer en plein soleil... » Le soleil et l'air du pays natal n'ont pas eu la vertu de reconforter ce corps usé par soixante années de travail. « Ma faiblesse physique a atteint un degré que je n'aurais jamais imaginé », m'écrivit-il le 16 septembre et il songe à demander un congé.

L'assemblée des professeurs qui se réunira dimanche prochain devait lui désigner un remplaçant pour le premier semestre. C'est sa mort qu'elle aura à enregistrer. Elle exprimera, comme je l'exprime ici au nom de tous ses collègues, le douloureux regret que cette perte leur cause, l'expression de leur cordiale condoléance pour une famille dans laquelle ils comptent un autre collègue et le sentiment de haute estime qu'ils professaient depuis longtemps et qu'ils conservent pour le talent, pour le caractère, pour la valeur et la probité scientifiques de l'enseignement et de l'œuvre d'Albert Réville.

Discours de M. Hartwig Derembourg

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.

Lorsqu'en 1880 Albert Réville inaugura au Collège de France la chaire nouvellement instituée d'histoire des religions, l'on ne tarda pas à s'apercevoir que Jules Ferry avait désigné, non seulement le plus compétent, mais aussi le plus sage des professeurs.

Cette double réputation était bien établie au moment où, au début de 1886, après la suppression des Facultés catholiques de théologie, l'on reconnut la nécessité de créer une école laïque des sciences religieuses. Qui chargerait-on de régler et d'assurer le fonctionnement délicat de ce rouage compliqué, sans précédents ? Après mûre réflexion, on reconnut qu'Albert Réville offrait les garanties essentielles d'impartialité éclairée, d'information précise, de prudence vigilante. M. Liard fit un coup de maître en l'appelant à présider le premier groupe consacré à enseigner cette catégorie d'études supérieures. Sa direction ferme ne laisserait pas le terrain pacifique des recherches historiques, sur lequel on allait fonder, se transformer en un champ clos livré aux polémiques violentes, aux guerres de religion. Ses auxiliaires de la première heure, dont je m'honore d'avoir été, lui rendent témoignage que l'édifice fragile, confié à nos mains mal assurées, s'est consolidé rapidement sous l'impulsion vigoureuse de notre président, de notre conseiller, de notre maître, du savant modeste et clairvoyant, hardi sans témérité, réservé sans compromission, circonspect sans

capitulation. Son exemple et sa discipline se sont imposés par un mouvement spontané aux anciens d'abord, puis aux recrues neuves qui ont été plus tard incorporées dans nos rangs. Leurs ardeurs primesautières ont apporté un regain de vie plus intense dans notre compagnie, mais n'en ont altéré ni les méthodes, ni l'harmonie, ni la solidarité. Au commencement de cette année 1906, Albert Réville, fatigué et chancelant, avec la sérénité optimiste d'un ancêtre, par un suprême effort, se maintenait à la tête de ses fidèles collaborateurs, vieux et jeunes, membres unis d'une même famille, pour célébrer nos vingt années d'existence.

Les Congrès internationaux de l'histoire des religions se sont rattachés en 1900, comme des prolongements naturels, à notre École française des hautes études religieuses. Pour mieux réussir, les deux premières sessions lui ont emprunté son Président, à Paris en 1900, à Bâle en 1904. Que ne sera-t-il avec nous à Oxford en 1908 pour opposer la digue de sa bonhomie impérieuse aux empiètements des propositions et des discussions intempestives ! Son absence y sera vivement ressentie, de même que, dans les milieux divers où son activité s'est exercée, sa perte laissera un grand vide et d'unanimes regrets.

L'École des hautes études religieuses, décapitée par la mort d'Albert Réville, ne pourra rendre de meilleur hommage à sa mémoire qu'en persévérant dans la voie qu'il lui a tracée, qu'en appliquant strictement le programme dont il a pris l'initiative, dont il a fixé les contours et les limites, qu'en s'inspirant de son fier courage, de sa haute sagesse, de sa conscience timorée, de sa probité morale et scientifique, de ses vertus supérieures, par lesquelles

Albert Réville restera un modèle parfait pour nous tous qui l'avons connu, apprécié, estimé, admiré et aimé.

Discours prononcé par le Baron F. de Schickler

Président de la Société de l'histoire du protestantisme français.

MESSIEURS,

Quand, en mai 1852, fut fondée la *Société de l'histoire du Protestantisme français*, pour remonter aux sources, rechercher et reproduire les documents originaux, une des toutes premières adhésions reçues venait de M. Albert Réville, pasteur à Rotterdam d'une des vieilles communautés issues des Refuges wallon et français. De par cette adhésion spontanée, il nous appartenait ainsi depuis plus d'un demi-siècle. S'il n'a pas consacré spécialement ses études à notre côté de l'histoire des religions — et combien nous l'avons regretté! — si elles embrassaient un champ infiniment plus étendu, il ne s'en est cependant jamais désintéressé. Je pourrais signaler les articles « Antitrinitaires » et « Arminianisme » dans l'*Encyclopédie Lichtenberger*, et je tiens à rappeler que dès 1855 il démontrait l'inauthenticité de la célèbre phrase faussement attribuée à Calvin « sur la nécessité de tuer les jésuites ». Les calomnies ont la vie dure; celle-ci a récemment reparu et M. Réville a retrouvé, pour la réfuter, sa vibrante ardeur d'autrefois. Mais surtout il a su, dans ses derniers cours au Collège de France, faire revivre